

CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE-ANDRÉ RUYTERS : LA LITTÉRATURE EN JEU

(Presses Universitaires de Lyon, 1990, t.1 : 1895-1906, 384 p., 4 ill.,
165 F ; t.2 : 1907-1950, 414 p., 4 ill., 165 F. Édition établie, présentée et
annotée par Claude MARTIN et Victor MARTIN-SCHMETS,
introduction de Pierre MASSON)

par Pascal DETHURENS

Fermer le livre d'une amitié demi-séculaire aussi vraie et passionnée que celle de Gide et de Ruyters est chose troublante. Comment comprendre le sens et la portée de ces deux volumes où se silhouette une double ferveur tant sentimentale que littéraire, où le siècle et les hommes se côtoient pour s'oublier peu à peu et où les besoins se font de plus en plus distants sans être partagé entre l'émerveillement et le doute ? La littérature et les œuvres sont au cœur de cette correspondance : ce sont elles qui ont créé l'amitié de Gide et de Ruyters, mais elles aussi qui en ont provoqué sinon la rupture, du moins son affadissement. Désirs, admirations, textes : servent-ils à la rencontre, favorisent-ils le partage, ou font-ils obstacle à la compréhension d'autrui ? Entre Gide et Ruyters, l'œuvre est échange et discorde ; la lettre invente une proximité heureuse mais, nécessitée par la distance, elle est aussi créatrice de distance.

*

C'est tout de suite une rapide intimité qui se fait jour et prend plaisir à se dire : "*Je te connais assez pour savoir ce que ta moindre parole sous-entend.*", écrit Ruyters à Gide (lettre du 27 X 1897). Aveu de complicité et d'entente idylliques auquel font écho bon nombre de lettres enchantées de cet accord : "*Il me semble enfin que nous pourrions parler [...]. Nous sommes solidaires.*" (lettre du 25 X 1901), "*Notre amitié est intime, profonde et habituelle.*" (lettre du 26 I 1902). Au commencement, donc, est la reconnaissance d'une écoute réciproque qui est ressentie autant que proclamée.

La ferveur épistolaire naît rapidement : il faut à peine quelques messages à Ruyters pour déclarer à Gide, à la fin d'une lettre du 20 XII 1896 : "*Je vous aime.*" ; il n'en faut pas davantage à Gide pour tutoyer son cadet (dès sa lettre du 28 XII 1896). Dès lors le tutoiement

épistolaire, qui ne va pas de soi habituellement chez Gide, notamment dans sa correspondance houleuse avec Claudel et dans celle avec Valéry (c'est au bout de 50 lettres seulement que les deux amis vont se tutoyer), sera de rigueur. Il est toutefois légitime de s'interroger sur la nature de ce tutoiement précoce car tout se passe comme si ce "tu", c'était celui, proche et lointain à la fois, qui résonne tout au long des *Nourritures terrestres*. Au début tout au moins de la correspondance, Ruyters est un second Nathanaël que Gide se croit en droit d'éduquer. C'est ainsi que certaines lettres témoignent de ce souci pédagogique : "Il faut détester le confort ; il est certaine sérénité qui n'est [...] que du confort psychique." (lettre du 12 VIII 1898) ; "Subjugué par le lyrisme [de Lauréamont], je t'écris encore bouleversé par la découverte que je viens de faire cet après-midi, des chapitres I, II et III du Sixième Chant de Maldoror [...]. Je commence à croire que je suis encore le seul à connaître ces prodigieuses pages, car il me semble que, sinon, on nous en aurait parlé. C'est pour nous qu'elles ont été écrites. Oh ! alors attends que je te lise l'histoire de Mervyn !" (lettre du 23 XI 1905).

L'élève, fasciné par son maître, ne cesse de lui faire savoir l'admiration qu'il lui voue : "S'il fallait considérer quelqu'un comme avant-garde, c'est bien plutôt toi qui en devrais assumer le rôle." (lettre du 5 III 1897). Gide tutoie Ruyters parce qu'il est son ami ; Ruyters tutoie Gide parce qu'il est son modèle : "À force de te lire par-ci par-là, il m'est venu pour toi une admiration." (lettre du 29 I 1897). L'intérêt que manifeste l'auteur déjà connu de *Paludes*, des *Cahiers d'André Walter et du Voyage d'Urien* au futur auteur méconnu du *Mauvais-Riche* se confond au bonheur du maître découvrant les progrès intellectuels de son disciple : "Je t'aime, toi, parce que devant la vie je sens que tu as le même frémissement que moi-même ; tu as compris combien de choses étaient possibles et tu n'as pas mis des idées entre le possible et le permis. Je songe à toi avec vertige." (lettre du 25 VII 1898. Gide est Narcisse quand Ruyters est Orphée.

Rien d'étonnant, dès lors, à trouver sous la plume de Ruyters l'abrégié de la philosophie qu'il vénère en commun avec Gide, puisque ce dernier en est en même temps l'inventeur et le propagateur : "Ah ! rajeunissons, André, la jeunesse c'est de s'inadapter. Gide, un homme perplexe, me dis-tu, quel heureux, il n'est pas engagé, il n'a pas fait son choix, il est le maître de son heure. Reste-le, j'en sens d'avance tout le bienfait et le plaisir. Un être malheureux n'est jamais perplexe. [...] L'important, c'est de demeurer attentif. Soyons curieux." (lettre du 11 VI 1903). Jamais sans doute Gide n'aura rencontré pareil écho de lui-même que dans les lettres de Ruyters. Que cet écho, néanmoins, ne fasse pas problème : Ruyters est conscient de sa dette envers son initiateur et sait lui rappeler son droit d'aïnesse : "J'ai toujours voulu voir en toi une

sorte d'« état plus avancé » de l'espèce de progrès moral, non, de perfection morale que je veux réaliser en moi.” (lettre du 22 IX 1901).

Mais surtout, c'est en situation de lecteur des œuvres de Gide que Ruyters révèle son tribut ainsi que son admiration “*Je l'ai relu, ton livre [L'Immoraliste] ; il est parfait.*” (lettre du 12 IX 1902) ; “*Saül est admirable.*” (lettre du 9 X 1903). En même temps qu'il exprime sa vénération pour Gide, Ruyters se montre excellent lecteur de ses récits : le critique rejoint le maître à penser : le comprenant, il l'égale. Il n'est que de lire ses commentaires sur *Le Retour de l'enfant prodigue* pour s'en persuader : “*Le problème surtout m'est apparu religieux, car [...] chez toi, n'est-ce pas la clef de ton développement et de ton "allure", perpétuelle puberté de la pensée ! Il y a toujours un cocon à percer, une maison dont il faut sortir. [...] C'est toujours à recommencer. L'extraordinaire, ce n'est pas de croire, mais de sentir comme si on continuait à être tenu.*” (lettre du 27 VI 1907). De même, Ruyters a tout compris des *Nourritures* : “*[Avec] Les Nourritures terrestres [...] toutes les clés, toutes les permissions, tu les mettais dans ma main. Les Nourritures, c'était le livre du Désir.*” (lettre du 19 I 1936). On est dès lors en droit d'affirmer que c'est une véritable communauté littéraire et morale (et non politique, cf. les lettres des années 1936-1945) que s'est efforcée de constituer la correspondance. L'amitié épistolaire de Gide et de Ruyters est faite d'accords et de similitudes — on pourrait presque dire qu'elle se livre sans inquiétude.

Quelle est-elle, en effet, cette communauté de goûts et de préférences, sinon fondée sur la littérature et l'esthétique? Les romans de Conrad, qui seront plus tard, dans les années 1920 et 1930 la pomme de discorde entre Gide et Ruyters, renouvellent ce pacte d'alliance littéraire après plus de vingt ans d'échange. À l'occasion de la traduction de *Typhon* par Gide, Ruyters lui écrit : “*J'ai rencontré des yeux avec un vif plaisir mon nom à la dédicace. J'aime énormément cette façon que tu as eue de me lier à Conrad, de nous confondre ainsi dans une espèce d'association morale, et que les amitiés se rejoignent dans une commune admiration.*” (lettre du 4 VIII 1918) — et ceci parce que “*Je puis bien dire qu'entre les vivants vous [Gide et Conrad] êtes les deux pôles et les deux extrémités de mon admiration. Tu es toute la littérature, il est toute l'aventure.*” (lettre du 27 VIII 1918). Même entente et même enthousiasme des deux épistoliers pour Stendhal, Stevenson, Rimbaud, Dostoïevski, Hafiz et... les récits de voyage ! Car si Ruyters ne dit trop rien de *Retour de l'URSS*, de *Voyage au Congo* ni de *Retour du Tchad* (de 1928 à 1936 les lettres se font rares), en revanche une même passion du voyage les unit dans la même ferveur, des premiers voyages de Gide en Algérie aux voyages de Ruyters en Éthiopie, à Singapour, à Londres, partout en Chine, en Malaisie, à

Hongkong, Bangkok, Java et Shanghai ! À Ruyters qui séjourne à Addis-Abeba, Gide écrit sans détours et avec envie : *“Je n'ai pas besoin de penser à toi pour trouver cette vie de Paris odieuse. L'acide carbonique de la respiration d'autrui m'asphyxie. Mais je me connais : en voyage, je ne fous plus rien.”* (lettre du 6 I 1911). Gide a-t-il affaire à un second Claudel, moins intransigeant mais tout aussi possédé de l'esprit du voyage ? En tout état de cause, Ruyters fait miroiter aux yeux de Gide tous les voyages et leur prodigieux scintillement, qui ne manquent pas leur effet sur l'auteur de *Si le grain ne meurt* : *“Je commence à rassembler une assez remarquable collection de bouquins sur l'Abyssinie et le centre africain. Je les lis et me voilà intoxiqué à nouveau, hanté et presque distrait du spectacle des désastres européens.”* (lettre du 16 II 1917) ; *“Au fur et à mesure que se prolonge cette guerre, je me détache de la civilisation et aspire à l'Abyssinie. Les seuls livres qui m'entourent ici sont des livres de “sauvagerie” ; eux seuls me redressent et me regonflent.”* (lettre du 3 V 1917) ; *“J'étais complètement écœuré de tout ce qui est littéraire, j'ai bien peur d'être désormais dégoûté de la littérature. Je ne suis plus à la page, et j'aime mieux Bornéo, fichtre, ou mon folklore malais.”* (lettre du 14 VII 1917).

Il semble donc que, malgré vents et marées, Gide et Ruyters se soient longtemps gardé leur amitié, comme en témoignent les multiples récits sur Ruyters qu'a faits Gide dans son *Journal* (on n'en dénombre pas moins de 18 pour la période 1904-1939). Ainsi, même *“si je cherche pour quelles raisons j'ai cessé d'occuper, moins dans ton affection que dans ta vie, la place où j'étais situé autrefois [...], je me suis vidé du plus clair de l'intérêt que j'excitais en toi”*, *“l'admirable de nos relations, c'est que jamais il n'y a eu en elles quoi que ce soit d'insincère ou d'apprêté.”* (lettre du 20 VII 1924). Et les pires menaces de rupture sont ainsi écartées, comme si les risques de séparation prenaient valeur de témoignage d'affection : *“Tu calomnies mon amitié, ou mon caractère. Ce n'est point une vaine phrase de te dire que je t'estime d'autant plus pour la netteté de ta franchise.”* (lettre de Gide à Ruyters du 26 XI 1918) ; *“Oui, cher André, peut-être calomniais-je ton caractère. Mais à coup sûr je ne doutais de ton amitié.”* (lettre de Ruyters à Gide du 4 XII 1918).

Au plus profond d'elle-même, cette correspondance met en jeu la littérature, en chante les prestiges tout en en mesurant les limites. Qu'en est-il ? D'emblée Gide et Ruyters placent cet échange sous le signe de la littérature : c'est pour répondre à l'envoi que lui a fait Ruyters de son recueil poétique *Nocturnes* que Gide lui écrit la première lettre (11 XI 1895). Ces presque 600 lettres balayaient cinquante ans de littérature contemporaine française (de Mallarmé, dont la mort a *“délabré”* Ruyters — lettre du 13 IX 1898 — à Aragon et Malraux, dont Gide fait la

connaissance — lettre du 18 V 1934) et étrangère (de d'Annunzio, de qui Ruyters s'écrie : "*Voilà un écrivain !*" — lettre du 28 VII 1898 — à Faulkner : "*Sartoris est une grande chose*" — lettre du 16 IV 1933). Bref, c'est toute l'histoire littéraire de 1895 à 1950 qui défile, vaste spectre de figures et d'œuvres, à travers cette longue correspondance.

Si l'on en croit Gide, "*les questions de production littéraire, de création, dominant toutes les autres.*" (lettre du 20 IX 1899). Sans doute ! Qu'il suffise d'observer que dans ces lettres la littérature est partout, et qu'elle va de l'épanchement le plus lyrique aux ragots les plus drôles. Ainsi ce post-scriptum d'une lettre de Ruyters (5 XI 1905) qui aurait fait les délices de Mme de Sévigné : "*Rouart m'écrit que Jammes est tombé dans la pire dévotion. Juvat fata rerum !*" ; ou encore ceci, irrésistible, et toujours signé Ruyters (lettre du 3 IX 1905) : Émile Franqui, son "*administrateur*" est "*une espèce de forban*" et Claudel une "*fripouille*" — sans commentaire. Plus sérieusement, l'essentiel est là : Gide livre à la connaissance du lecteur sa méthode de travail, précieux renseignement qu'il se serait gardé de confier à ses autres correspondants peut-être plus exigeants ou plus contraignants, et qui fait en tout cas défaut dans ses lettres à Claudel, Valéry, Mauriac ou Martin du Gard. Pour commencer, et sans fausse modestie, Gide n'hésite pas à afficher sa satisfaction ni à souligner son mécontentement critique, en relevant bonheurs et défauts de ses récits. Il écrit par exemple de *La Porte étroite* : "*Je suis très content du journal d'Alissa et de presque toutes ses lettres ; assez content d'un ou deux dialogues où s'affirme le caractère d'Alissa ; mais, pour le style du récit, je tiens que c'est du pignochage, très digne assurément du morne caractère du héros. Et certes tout se tient.*" (lettre du 20 IV 1909). Gide se livre tout entier dans ses lettres, à supposer qu'il se soit jamais entièrement exposé lui-même à la lumière. Où trouver ailleurs pareille et aussi saisissante définition de la "*disponibilité*" : "*Mon Panthéon n'est qu'une tente sur des sables mouvants.*" (lettre du 11 I 1907) ? Où lit-on ailleurs chez Gide de prédiction aussi juste de ce que sera la littérature du début du XX^e siècle : "*Il nous faut précipiter la littérature dans un abîme de sensualisme d'où elle ne puisse sortir que complètement régénérée.*" (lettre du 10 IX 1896) ? Où découvrir ailleurs aussi clairement, enfin, pareil credo existentiel : « *Des générations de protestants convaincus se sont appliqués à me transmettre un amour de la vérité contre lequel je ne puis que mal me défendre ; je n'ai pas d'armes pour cela. Il n'y a pas de mysticisme dans mon cas ; il y a beau temps que le scepticisme a démonté en moi toutes croyances dogmatiques ; je ne parle pas métaphysique, je parle psychologie.*" (lettre du 4 III 1905). Tout un pan de la pensée et de la création gidiennes se voit exposé en plein jour. Commentant la méthode de travail qu'il a utilisée pour les *Nourritures*,

Gide écrit : *“Je ne peux point faire de l'écriture une besogne extérieure et limitée ; pour écrire Mérialque j'ai dû le devenir corps et nerfs, cœur et âme, tout entier.”* (lettre du 18 V 1897).

Aussi l'épanchement épistolaire apparaît-il comme une invitation à l'écriture. Se confiant, Gide attend de son correspondant confiance et confiance — ce que Ruyters a tôt fait de comprendre, d'abord timidement (*“Excusez-moi : lorsque je vous parle, il me semble toujours que je suis seul.”* — lettre du 25 IX 1896), puis en passant de plus en plus aux aveux (*“Je sens que vous allez me donner la clef d'une région de mon être où je ne suis jamais entré mais dont je sais en moi la latente présence.”* — lettre du 17 X 1896), enfin, toute pudeur abolie (*“Ah ! Excuse-moi. Je suis ridicule de naïveté ou de vanité ou d'orgueil. Mais n'es-tu pas orgueilleux aussi et suprêmement ?”* — lettre du 27 III 1897). Sans sournoiserie aucune et avec bienveillance, Gide arrive à ses fins : révéler qui le questionne pour se révéler à soi-même. Nul espace littéraire mieux que la lettre n'aurait permis tel dévoilement de soi et de l'autre.

Voilà sans doute pourquoi Ruyters s'est toujours senti en sécurité s'adressant à Gide (il est vrai qu'il n'avait pas à craindre, comme Gide, les foudres d'un Claudel à la réception des *Caves du Vatican* !). Très tôt, et non sans quelque prétérition certes, Gide fixe la règle du jeu de ses jugements sur l'œuvre de Ruyters : *“Je ne me reconnais aucun droit de faire le maître avec toi — d'ailleurs, faire le maître ici c'est faire le pion.”* (lettre du 22 IV 1897). Prétérition, détour critique ou non, Ruyters s'accommode volontiers de la confiance du moins dont Gide fait preuve à son égard. L'opinion de son correspondant lui importe absolument pour continuer d'écrire, voire, pour trouver un sens à l'écriture, comme en témoignent maintes lettres mi implorantes mi expectatives : *“Ce que je désire au-dessus de toute chose, c'est te lire mon livre [Les Jardins d'Armide]. Je puis t'avouer que tu es le seul avis que je désire connaître. [...] D'une œuvre dont je ne saurais obtenir ton approbation, je doute pouvoir jamais être content.”* (lettre du 6 XII 1897) ; *“À toi seul, je puis me confier : à de certaines minutes trop brûlantes, c'est à ta seule image que je demande des forces pour continuer.”* (lettre du 20 VIII 1898).

Pour ne point fausser la position des deux épistoliers l'un par rapport à l'autre, force est de reconnaître (peut-être contre toute attente) non pas le déséquilibre mais bien la réciprocité des tâches et des exigences en matière de création littéraire. Ruyters éprouve le besoin de sentir la présence — la lecture — de Gide auprès de lui pour écrire : *“À toi je n'ai rien à cacher. [...] Je sais qu'à toi seul, osant tout dire, je ne ferai pas horreur. [...] Il n'y a plus que toi [...]. Tu es le seul point de contact que je conserve avec le monde.”* (lettre du 6 V 1899) ; *“Toi seul*

sais ce que je suis capable de donner." (lettre du 10 VIII 1899). Mais ce qu'il y a d'imprévu et de beau, c'est le désir chez Gide de faire de Ruyters son lecteur privilégié et en quelque sorte son support. Ainsi, et sans feinte cette fois, s'exprime Gide à son jeune correspondant : "*Tu es un de mes lecteurs préférés et vers toi je me penche comme le Narcisse de Wilde vers la rivière et je te demande anxieux : Suis-je beau ?*" (lettre du 30 V 1897). À l'époque de *Prométhée mal enchaîné*, Gide va jusqu'à compter Ruyters au nombre des *happy few* : "*Je sens que tu es un des très rares avec qui je pourrais parler.*" (lettre du 9 VII 1899). Et, à la parution du *Roi Candaule*, Gide fait de Ruyters son élu : "*Je souhaiterais que tu fasses un jour une petite étude sur moi, parce que nul n'est plus capable que toi de la faire.*" (lettre du 10 VIII 1899).

On comprend mieux, dès lors, la place et l'importance de l'auteur de *La Symphonie pastorale* dans la formation esthétique et morale de Ruyters. Lorsque ce dernier désespère de la littérature, la mettant radicalement en jeu, la figure de Gide lui apparaît comme un secours et une exception : "*Il n'y a de neuf en moi qu'un mépris sans borne pour mes contemporains littéraires. [...] Il n'y a plus d'écrivains, il n'y a plus que des littérateurs.*" (lettre du 21 VII 1898) ; "*sauf toi, je pensais bien qu'ils étaient tous morts, ceux qui m'intéressent.*" (lettre du 12 VII 1904). Mais inversement, lorsque le monde attristé Gide en étouffant sa pensée et sa liberté ("*Je sais ce qui m'embête en Italie : c'est le Passé.*" — lettre du 18 IV 1898), Ruyters reprend mot pour mot les propos de son correspondant sans l'aider ni lui proposer de solution de rechange ("*Une chose me cause à Rome un ennui insupportable, c'est la sensation historique.*" — lettre du 24 I 1899). Serait-ce que Gide ait eu besoin d'un sosie obéissant et attentif pour pouvoir déployer pleinement son enseignement ? Au risque de rendre inégales et imparfaites les responsabilités épistolaires, tout porte à croire que tel ait été le cas... Par où s'esquisse encore de façon trouble la pensée gidienne, sa demande impérieuse, libre et souveraine, mais aussi peut-être sa limite et sa retenue.

Gide rectifie sans ciller les erreurs de Ruyters, par exemple quand celui-ci lui demande : "*Qu'est-ce que c'est que La Jeune Parque dont tu parles ? J'espère que ce n'est pas encore un Suarès.*" (lettre du 8 II 1918) en lui répondant : "*Je demande à Valéry s'il lui reste encore un exemplaire pour toi de sa Jeune Parque.*" (lettre du 15 II 1918). Plus éloquente est l'assimilation par Ruyters de la vision gidienne du monde : faisant voile vers Djibouti, Ruyters s'exclame en des termes qui laissent un peu rêveur : "*Nathanaël, je te parlerai d'abord de la chaleur. [...] Au milieu de ce rayonnement je jubile et m'exalte. [...] Tout dans ce paysage a la délicatesse de la poussière, mais quelle immobilité, et que j'y voudrais voir ton lyrisme s'exalter et se répandre ! Tout y est fait à ta*

mesure...” (lettre du 4 X 1910). Comme on est loin des effusions et de la justesse des premières lettres ! Ruyters donne une excellente définition de cette correspondance : *“Tu es dans la ferveur, moi je suis dans le pathétique.”* (lettre du 24 XI 1897) ; *“Une lettre, ça va toujours trop loin ou bien tâtonne ; toi, du moins, tu sais diriger la causerie.”* (lettre du 31 VII 1905). De son côté, Gide aussi définit cette même correspondance, mais combien différemment ! *“Notre correspondance est une des choses les plus curieuses de ce monde.”* (lettre du 24 IX 1901) ; *“Nous pourrions parler sérieusement.”* (lettre du 25 X 1901).

À propos d'un incident banal et somme toute assez insignifiant après trente ans d'échange (Ruyters s'élevant contre les traductions par Gide de Conrad, de Shakespeare et de Pouchkine, arguant que Gide ne connaît pas le russe et ne maîtrise pas l'anglais), tout le charme est rompu. Celui qui recherchait la ferveur et le réconfort passe à l'accusation ; l'autre, en quête d'une écoute dévouée, répond par une fin de non-recevoir. Sur presque 600 lettres, seule une vingtaine est envoyée de 1920 à 1950... Reste à interroger ce triste silence. Pour quelle raison Ruyters peut-il écrire à Gide la lettre suivante : *“Oui, je nous sens l'un et l'autre nous « étranger » mutuellement, et nos raisons d'être se faire peu à peu différentes. Le terrain de notre amitié devient de jour en jour plus étroit et plus maigre.”* (lettre du 17 VII 1921) ? Il serait aisé de voir dans cet espacement et ce refroidissement progressifs des lettres un mouvement de distanciation morale ou de rébellion. Il n'en est rien ou du moins ce n'est pas si simple. Ruyters fournit l'explication de cet éloignement capital (capital pour mieux connaître, peut-être, l'évolution de Gide) : *“Si je cherche pour quelles raisons j'ai cessé d'occuper, moins dans ton affection que dans ta vie, la place où j'étais situé autrefois, je reconnais que, du jour où la littérature a cessé à mes yeux d'être une raison d'être by itself, je me suis vidé du plus clair de l'intérêt que j'excitais en toi. [...] Du jour où la notoriété, une tardive reconnaissance te sont venues chercher, tu es devenu homme de lettres, soucieux de ton public, ne songeant plus qu'à l'accroître et à le varier, et le cherchant à la fois dans tout ce qu'il y a de plus jeune et de plus extrême, et dans tout ce qu'il y a de salon et de mondain. Tu t'es fait le courtisan de la postérité [...]”* (lettre du 20 VII 1924). La littérature a uni, à présent elle désunit les correspondants. Gide croit encore à la littérature. Ruyters en a fait le tour au moment où il entreprend celui du monde. Et ce dernier d'exprimer sa violence dans une de ses ultimes lettres : *“Tel a été notre divorce que je n'ai lu ni Si le grain ne meurt ni Les Faux-Monnayeurs.”* (lettre du 16 IV 1933). La lecture passionnée et fervente a cédé la place au silence, ce que Gide a immédiatement senti : *“La question, aujourd'hui objet comme il y a cinq ans, est bien simple : si je suis devenu pour toi un objet d'aversion et de mépris, ainsi que ta lettre*

me le donnait à entendre, tu ne peux souhaiter me revoir." (lettre du 22 I 1930).

*

Dureté de la *discipline* gidiennne. Le bonheur qu'elle promet et qui a fait l'attrance que l'on a eue pour elle menace sur le tard de s'évanouir. Comment ne pas être sensible, voire, comment résister à sa passionnante inquiétude ? S'affranchir du marais de *Paludes*, agir à l'instar de Prométhée, se tendre tout entier à la lecture des *Nourritures*, accepter la sérénité sévère de *La Porte étroite*, voilà qui est tentant. Mais faire sienne la liberté d'*Isabelle*, tout garder de *Corydon*, de la *Symphonie*, des *Caves* ? C'était peut-être trop demander d'un seul coup. Combien s'en sont éloignés ! Dès avant *Thésée* et à l'image de son labyrinthe intérieur, Gide risquait de ne plus se faire *entendre*. À moins que sa correspondance avec Ruyters ne soit un avertissement et comme un appel ultime à la re-lecture, moins sourmise, plus souriante, de l'œuvre.

*

Rédigée pour cette édition, la préface substantielle de Pierre MASSON, consciente de la difficulté de retracer la vie chaotique et peu connue d'André Ruyters, est particulièrement utile pour comprendre l'intérêt que portait Gide à l'auteur du *Mauvais-Riche*, « romancier sans succès et sans avenir » et pourtant passionné toute sa vie ou presque de littérature, co-fondateur et gérant de *La NRF* jusqu'en 1914.

Aux minutieux travaux de recherche de Claude MARTIN, éditeur déjà de plusieurs correspondances gidiennes, et de Victor MARTIN-SCHMETS, ordonnateur des *Œuvres complètes* de Ruyters au Centre d'Études gidiennes de Lyon, sont dues plus de deux cents pages de notes pour cette seule *Correspondance Gide-Ruyters*, précisant lettre par lettre quels furent les envois de livres entre les deux épistoliers, leurs connaissances, leurs proches et leurs lectures respectives, souvent les mêmes, ainsi qu'une précieuse et inédite bibliographie détaillée des livres, essais, poèmes et articles d'André Ruyters. Deux appendices, brefs mais intéressants dans leurs choix, permettent de connaître la vision de Jean Schlumberger sur Ruyters et celle, enfin, de Ruyters sur l'œuvre qui fut longtemps sa raison d'être, *Les Nourritures terrestres*.